

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marc DONNET

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 17-21

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

« *Quid sum miser tunc dicturus ?...* »

Voilà le cri de détresse que je pousse avec la plus intime conviction quand arrive le terme où je dois livrer ma prose mensuelle. C'est si difficile de faire une chronique quand on n'a rien à dire. Et pourtant c'est en présence de cette situation lamentable que je me trouve tous les mois.

Bienveillants lecteurs et lectrices, comme disait l'autre, je vous vois sourire et vous surtout, qui que vous soyez, qui écriviez ici à ma place, il y a deux mois. Indépendamment du nombre de pages qu'elle comportait, votre chronique a fait couler une encre bien inutile, ne trouvez-vous pas ? Pour ma part, qu'on pense ce qu'on voudra, jamais je ne m'exposerai à recevoir de telles adresses et je préfère ne rien dire d'intéressant plutôt que de donner à mes condisciples l'occasion de diriger contre moi une plume exercée,... encore que je risquerais, comme c'est peut-être votre cas, de ne pas voir à quoi riment les réclamations de mes honorables adversaires.

Tout ce préambule n'est pas vain. Il tient lieu d'exorde, — comme nous disons, nous, gens de métier, — à cette nouvelle formidablement intéressante, savoir que depuis un mois il fait un temps « brut » (*brutto tempo*, disent les Italiens). Vous ne l'ignorez pas plus que moi, aussi il convenait que je misse des gants pour vous l'annoncer et que je m'excusasse de mon incongruité : c'est précisément ce que j'avais dans l'esprit en écrivant la première ligne de cette chronique.

Je dis qu'il fait mauvais temps ? Ce n'est pas l'avis de tout le monde. Voici ce que tout à l'heure j'ai entrevu discrètement dans le cahier d'impressions de mon voisin :

...« Printemps, printemps !
ivresse des parfums naissants !...
le merle, sur l'églantine qui fleurit ce soir,
se sent transporté.
Il a chanté
au ciel mauve l'hymne de la sève nouvelle,
nouvelle, qui monte, féconde d'espairs.
Il y a dans le soir
trop de charmes accablants.

Il y a trop d'oiseaux dans le mystère troublant
des feuilles animées.
Trop de lumière coule dans les nuits embaumées.
La nature entière m'accable ;
Mon cœur étouffe sous l'étreinte des cables
de l'universelle beauté !...

On a bien raison de dire que de nos jours la moitié des hommes sont fous. Laquelle des deux ?... voilà le « hic ». Et tout cela à cause de la littérature !... « Quoniam non cognovi litteraturam introibo in potentias Domini. » C'est vrai. Moi, le sens de l'esthétique m'a toujours manqué. C'est peut-être ce sens-là qui donne à mon voisin l'intuition du printemps !...

Pendant qu'il pleut, nous bûchons, nous trimons !... Tant et si bien que tel professeur oublia un jour la fluidité du temps et occupa pendant toute une heure la chaise réservée à son confrère. En vain celui-ci essayait-il à plusieurs reprises de rappeler sa présence et de manifester son désir de monter à son tour sur la cathèdre. Le premier y persista et l'heure passée, s'exclama :

« Ah, mon Dieu, que le temps passe vite : voilà déjà une heure que je suis avec vous ! »

— Mais non, Monsieur, deux heures !

— Comment ? Et Monsieur X. n'est pas venu me remplacer ?

— Mais oui, Monsieur ; il est venu par trois fois ouvrir la porte...

Et les élèves de conclure : « Et bien, notre professeur, on ne peut pas dire qu'on l'ennuie ; quand il est avec nous, il ne voit plus passer les heures. »

Malgré le travail, malgré la pluie, malgré la rudesse de nos oreilles et la rigidité de notre sensibilité, incapable, hélas, de saisir les « transports du merle sur l'églantine fleurissante », comme vit mon voisin, les joies ne nous ont pas manqué.

Ce fut d'abord, la première en date, comme aussi la plus importante : la fête de Sa Grandeur Monseigneur Mariétan. Je pense que notre interprète, M. Aubry, exprima d'une voix suffisamment éloquente les vœux que nous formons pour sa Grandeur. Je n'y reviens pas : les redites

font douter de la sincérité. Mais il entre dans mon rôle de remercier Monseigneur pour la demi-journée de congé qu'il nous a si paternellement accordée. Nos applaudissements lui ont prouvé notre reconnaissance. Et lorsque M. le Recteur, par voie d'affiche, eut proclamé la date de cette vacance ce fut une cohue indescriptible devant le nouvel affichoir.

Ç'a été un jour fort gai. Seul Gustave broya du noir toute la journée. Un malin lui avait dit la veille :

« — Dis-donc, Gustave, tu sais qu'on doit remettre la clef de sa malle au Conseiller de la congrégation...

— Blagueur...

— Non, non, je t'assure ; le conseil de la congrégation visite les malles à la fin du second trimestre. Si tu ne donnes pas ta clef, tu seras chassé de la congrégation.

Gustave allonge un « non » exclamatif et angoissé ; puis se reprenant subitement :

« Quand est-ce qu'on doit la donner cette clef ?

— Ce soir, au plus tard.

— Oh, bien attends, je vais vite vider ma malle »

Il la vida et remit la clef. Mais le lendemain il crut se rappeler qu'une pomme était restée dans la malle... et quoique ce fût jour de congé, Gustave broya du noir toute la journée...

Il y a une chose qui devient traditionnelle et qui fait bien de le devenir : c'est le concert de la mi-carême. Ce fut, je crois, le passage de la Chapelle Sixtine à l'Abbaye, il y a quatre ans, qui donna naissance à ces manifestations. Bien sûr, les nôtres crient moins fort que les gosses romains, mais, au fond, je crois que l'art n'a rien à y perdre.

Ceux qui ont assisté à ces productions artistiques ont vécu des minutes d'émotion intense dont ils garderont le souvenir. L'introduction de trois Noëls populaires du XIII^e siècle, en français, parmi les motets latins plus difficiles à comprendre et à goûter fut du meilleur effet. Il ne faudrait cependant pas que cette innovation nous fit oublier la beauté si poignante des maîtres du XVI^e siècle, non moins que celle, plus austère de M. Sérieyx.

Nous regrettons que Monseigneur, retenu à Rome par ses affaires, n'ait pas pu assister à ce concert. Mais il en eut les prémices le jour de sa fête, car nous exécutions

alors pour la première fois l'Hymne de Haendel, tiré de son oratorio « Samson ».

Un dimanche nous avons eu une conférence sur les Missions. Monsieur l'abbé Boland venait à nous comme un continuateur de l'œuvre du R. P. Lebbe auprès des étudiants chinois. Il nous retraça avec beaucoup d'émotion l'apostolat prodigieux du R. P. Lebbe que nous connaissons bien — il nous prêchait la retraite l'an dernier — et que nous sommes heureux de savoir reparti pour sa Chine tant aimée. Puis l'Abbé Boland nous montra les difficultés d'évangéliser cette Chine immense, qui hait l'étranger surtout à cause de ses vices. Mais il nous montra aussi la beauté de cet apostolat et nous apprit à répondre à l'appel que Dieu pourrait nous faire.

Nous avons admiré l'esprit profondément surnaturel de ce nouvel apôtre du Christ et nous lui avons promis de bon cœur les prières et les sacrifices qu'il est venu nous demander.

M. l'abbé Boland se fit applaudir de tout le monde et si quelques-uns ont versé des larmes c'est tout à leur honneur...

Quelques jours plus tard comme pour affermir l'enthousiasme suscité par l'appel de ce prêtre zélé, un R. Père de la Société du Verbe Divin nous montrait un film sur les missions catholiques aux Iles de la Sonde. Je crains bien que beaucoup n'en aient retenu que les beaux paysages et les danses javanaises ; mais il en est tout de même qui auront compris et admiré le zèle et les travaux des Révérends Pères hollandais.

Quant à l'Abbaye de St-Maurice, le jour approche, semble-t-il, où elle pourra, elle aussi, envoyer ses fils dans les contrées lointaines à la conversion des Gentils. Pour préluder à cette moisson d'âmes, Monseigneur conférait la prêtrise, le 2 avril, à MM. les RR. Chanoines Dupont, Boin et Henry. Aux élus nous disons du fond du cœur le souhait traditionnel : « Ad multos annos. »

On m'a rapporté une chose touchante : lorsque ces jeunes prêtres paraissaient au Collège les petits se précipitaient au-devant d'eux pour demander une bénédiction et baiser les mains consacrées. Nous autres grands garçons, ces choses-là nous paraissent presque étranges : nous donnons si facilement dans le respect humain !...

Heureusement que chez les petits, au moins, la candeur n'est pas morte. Un de ces jours derniers, un principiste demandait pourquoi les découpures du ciel correspondent si exactement à celles des montagnes ! Avec ça, comment durent-ils célébrer la fête de leur surveillant ? Me voici réduit aux conjectures. Les petits que j'ai interrogés m'ont répondu : « Ah ! oui, on a fait un beau compliment, et puis M. Dénériaz a répondu ! Fallait voir ça ! » Monsieur Dénériaz lui-même fut un peu plus précis : « Ils m'ont complimenté... sincèrement, je veux le croire : d'ailleurs, je le méritais bien. Je leur ai répondu avec mon brio habituel. » C'est tout dire.

Quant à Monsieur Monney, je n'en parlerai pas trop, car il n'aime pas qu'on parle de lui. Au reste, quel bien peut-on dire de son surveillant ? Cela n'est reçu qu'à sa fête et quand on le remplace. Or, la fête de M. Monney est passée et il me surveillera encore pendant un trimestre. Ceci, d'ailleurs, n'infirmes en rien notre affection pour lui et j'aime mieux ne pas le flatter : un ancien chroniqueur sait bien ce que vaut un compliment de chronique.

M. Athanasiadès ne fut pas oublié. Nous l'avons fêté d'une façon qu'il est plus que personne capable d'apprécier : nous avons fait un « Couac » formidable au concert.

Et maintenant, M.M. les Professeurs, au revoir. Tandis que vous passerez vos vacances, moitié dans la splendeur des cérémonies, moitié au fond des confessionnaux de paroisses, nous, nous jouirons de la douce liberté et nous penserons toujours plus à vous, à mesure qu'approchera ce fatal lundi de Quasimodo...

Marc DONNET, Rhét.